



Rosa
Montero

**Belle
et sombre**

Métailié



BELLE ET SOMBRE

BIBLIOTHÈQUE HISPANIQUE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Instructions pour sauver le monde, 2010

Le Roi transparent, 2008

La Fille du cannibale, 2006

La Folle du logis, 2004

Le Territoire des Barbares, 2002

Rosa MONTERO

BELLE ET SOMBRE

*Traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2011

Titre original : *Bella y oscura*

© Rosa Montero, 1993

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2011

ISBN : 978-2-86424-771-5

ISSN : 1264-3238

Ce que je vais raconter, j'en ai été témoin : la trahison de la Naine, l'assassinat de Segundo, la venue de l'Étoile. Tout s'est passé à une époque reculée de mon enfance dont je ne sais plus maintenant si je m'en souviens ou si je l'invente : car en ce temps-là, pour moi, le ciel ne s'était pas encore détaché de la terre et tout était possible. L'univers venait d'être créé, comme avait pris soin de me l'expliquer doña Barbara : "Quand je suis née, m'avait-elle dit, le monde a commencé." Comme j'étais petite et elle déjà très vieille, cela m'avait semblé un temps très long.

Pour chercher un commencement à mon récit, je dirai que ma vie a débuté dans un voyage en train, la vie dont je me souviens et que je reconnais, et que, de ce qui la précède, je n'ai gardé qu'une poignée d'images décousues et troubles, comme estompées par la poussière du chemin, ou assombries peut-être par le dernier tunnel que la locomotive a traversé avant d'arriver à son arrêt final. De sorte que, pour ma mémoire, je suis née de l'obscurité de ce tunnel, fille du fracas et des cahotements, enfantée par les entrailles de la terre dans un froid après-midi d'avril et une gare énorme et désolée. Et nous entrions en soufflant et en grinçant dans cette gare, alors que les voies de garage se multipliaient de part et d'autre du wagon et se tordaient et bondissaient, se rapprochaient des fenêtres et s'en éloignaient à nouveau dans un brusque sursaut, comme les élastiques tendus de ce jeu de petites filles auquel j'avais probablement joué à cette époque ancienne dont je ne me souvenais plus ni ne voulais me souvenir.

Ils sont tous descendus du train avant moi, poussés par l'anxiété habituelle des voyageurs qui ont l'air de s'enfuir plus que de marcher. Je voyais leurs dos se perdre au bout du quai,

les dos des manteaux et des imperméables, des femmes et des hommes qui s'étaient tant intéressés à moi pendant le trajet, qui m'avaient posé des questions, et offert du chocolat et des bonbons, et caressé les joues amicalement, et ces dos affairés s'éloignaient maintenant en traînant leurs valises et me laissaient seule, le train mort et silencieux derrière moi, sous une voûte de fers sombres et de vitres sales, sur un pavé gris qui exhalait une désagréable haleine glacée. Mes jambes, nues entre mes chaussettes blanches et ma jupe à volants, ont grelotté de froid.

Alors une ombre bleue s'est penchée sur ma tête et m'a enveloppée d'un parfum doux et collant.

– Bonjour... C'est toi, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas su quoi répondre. Elle sentait la violette.

– Bien sûr que c'est toi, quelle question idiote... a aussitôt bredouillé cette femme. Je suis Amanda, tu te souviens de moi ? Non, bien sûr, comment vas-tu te souvenir, tu étais si petite quand ils t'ont emmenée... Je suis ta tante Amanda, la femme de ton oncle... Avant, il y a des années, on habitait ensemble. Avant qu'ils t'emmènent à l'orphelinat. Ta mère et moi étions très amies. Tu te souviens de ta mère ? Ah, j'ai l'impression que je ne devrais pas non plus te parler de ça... Tu vois si je suis bête, je suis un peu nerveuse... Bon, eh bien voilà...

Elle avait parlé d'une traite, sans respirer. Elle avait l'air effrayée. Elle a levé sa main à la hauteur de sa bouche et l'a laissée là quelques instants, molle et pendante, comme si elle avait voulu se ronger les ongles et s'était ressaisie à la dernière seconde. Elle était jeune, avec des yeux très ronds et des joues rebondies et pâles. Elle portait un long manteau bleu clair et un petit bonnet en tricot qui semblait fait maison. Elle m'a regardée, a souri, a remué ses pieds sur le sol, s'est raclé la gorge : c'était l'image même de l'indécision. Finalement, elle s'est penchée et a soulevé sans effort ma petite valise.

– C'est bien, elle n'est pas lourde... Je m'en réjouis parce que nous allons devoir marcher un peu. Bon, il vaudrait mieux y aller, pas vrai ?

Elle m'a saisie par la main de la même façon qu'elle avait pris la valise : en serrant fort, comme si j'allais lui glisser entre les doigts. Nous avons longé le quai, franchi des portes automatiques et plongé dans le hall central et dans un tumulte barbare de haut-parleurs et de cris. Amanda a avancé entre les tourbillons de gens, la tête baissée et en me serrant la main à m'en faire mal. De nouvelles portes automatiques se sont ouvertes devant nous dans un mugissement doux et nous nous sommes retrouvées dans la rue. La ville s'étendait autour de nous, aveuglante comme un incendie. Des tours en verre, des vitrines lumineuses et surchargées, d'hypnotiques publicités en couleur. Là-haut, un petit bout de ciel rose et un scintillement de vitres enflammées par le soleil du soir.

– Toutes ces lumières... me suis-je exclamée, admirative.

– Elle est jolie, n'est-ce pas ? a répondu Amanda dans un soupir. Par ici la ville est très jolie. Évidemment que moi non plus je ne la connais pas beaucoup. Je suis arrivée hier, et je crois qu'*ils* arriveront demain. Mais allons-nous-en avant qu'il ne fasse nuit.

Je ne savais pas qui *ils* étaient, mais je n'ai pas non plus osé poser la question. Les petites filles ne posent pas de questions, et encore moins quand elles viennent d'où je venais. Nous nous sommes donc mises à marcher, Amanda d'un bon pas, et la valise et moi pendues à chacune de ses mains. C'était la première fois que je voyais une ville si remplie, si étourdissante, si couverte de brillants. Elle n'avait pas l'air réelle : c'était une fête foraine, une ivresse en or. Les trottoirs étaient ornés de corbeilles en pierre remplies de fleurs naturelles, et les vitrines des magasins se succédaient les unes aux autres, pleines de trésors indicibles et débordantes de lumières. Et puis il y avait les gens, tous ces hommes et toutes ces femmes qui allaient et venaient avec des paquets rutilants dans leurs mains, des sourires rutilants, des habits rutilants, tout entier rutilants du haut de leur crâne jusqu'à la pointe de leurs chaussures fines, comme s'ils étaient neufs, des personnes à étrenner, sans rien d'usé. Tous ces gens, tous, bien que très nombreux, vivaient dans cette ville merveilleuse et avaient

certainement des maisons lumineuses et neuves, et étaient heureux. Et j'ai alors commencé à penser que peut-être nous aussi nous avons une jolie maison où aller, et que nous étions sans doute sur le point d'arriver, car le ciel s'éteignait peu à peu et la nuit tombait de plus en plus, et les petites filles, je le savais, ne pouvaient pas être dans les rues la nuit. Si bien qu'à chaque coin de rue où nous tournions je me disais : ça sera ici. Mais ça ne l'était jamais et nous continuions de marcher.

Et nous avons tellement marché que les vitrines ont commencé à se faire rares et les corbeilles en pierre avec les fleurs ont disparu. Il n'y avait plus autant de lumières qu'avant et l'air prenait la couleur bleuâtre de ma jupe plissée. Baba, me suis-je dit, Baba, fais que nous arrivions bientôt. Je commençais à me sentir très fatiguée. Les maisons étaient toutes identiques et jolies, avec des moulures blanches qui ressemblaient à des meringues. Et il y avait beaucoup d'arbres, et à chaque arbre un chien qui reniflait, et à côté de chaque chien un homme ou une femme, un garçon ou une fille. La ville, par ici, n'était plus une fête foraine, mais un endroit propre et tranquille, des rues charmantes dans lesquelles il semblait facile d'être heureux. Tout le monde s'apprêtait à dîner, la ville entière déployait bruyamment ses serviettes, pendant que la ligne d'obscurité définitive, la nuit secrète, adulte et inhabitable, approchait déjà. Amanda pressait le pas et je la suivais. Et les chiens, les arbres, les fenêtres aux voilages crémeux et à la lumière chaude restaient peu à peu derrière nous.

Nous avons longé des parcs très noirs qui avaient déjà été dévorés par les ténèbres, traversé des rues qui ressemblaient à des routes, laissé dans notre dos les voies du tramway. À quel moment les gens avaient-ils disparu ? J'ai regardé en arrière et en avant, et je n'ai pu voir personne. Il n'y avait pas un seul commerce et les portes d'entrée étaient toutes fermées. J'ai trébuché : le sol n'était plus régulier et il y avait des nids-de-poule, des dalles effritées, des trous. Une station-service est apparue sur le trottoir d'en face, éclairée mais vide. Le vent faisait grincer une pancarte en tôle pour des huiles. J'ai jeté un

coup d'œil à Amanda : sous la lumière froide du néon, elle avait l'air pâle et étrange, avec la bouche serrée et le regard fixe. Nous avons laissé la station-service derrière nous et à chaque pas les ombres s'épaississaient. À présent il faisait vraiment nuit, et les voitures ne circulaient même plus dans la rue.

Elles étaient abandonnées. Les maisons devant lesquelles nous passions maintenant étaient abandonnées et en ruine. Des fenêtres aveugles aux vitres fendues. Des portes obstruées de cartons. Des murs écaillés. Des entrepôts noirs aux toitures brisées. L'air sentait l'urine et laissait comme un goût de fer sur les lèvres. Quelqu'un est apparu à l'angle d'une rue. Une ombre grise appuyée contre le mur. La main d'Amanda a serré la mienne et nous avons marché un peu plus vite. L'ombre nous a souri quand nous sommes passées à côté d'elle : Amanda n'a pas regardé, mais moi oui. C'était une femme très grande qui avait l'air d'un homme. Ou peut-être que c'était un homme et qu'il avait l'air d'une femme. Un pantalon, une gabardine et des épaules aussi larges qu'un boxeur. Mais des cheveux d'un blond criard pleins de boucles, un visage très maquillé et une bouche mesquine de la couleur du sang. J'ai regardé en arrière : là-bas au fond, très loin, la station-service semblait flotter, comme un fantôme, dans la lueur verdâtre du néon.

Nous avons changé de trottoir et tourné à l'angle suivant : l'écho de nos pas était assourdissant dans le silence. Il s'est mis à pleuvioter. La rue était un tunnel obscur. À côté des quelques faibles lampadaires, les ombres s'agitaient. La nuit s'étendait sur le monde comme une toile d'araignée démesurée : dans un coin, l'araignée devait guetter, avec ses pattes velues, affamée et en train de nous attendre. Nous marchions de plus en plus vite. Amanda avançait tête baissée, comme prête à charger. Moi, je piquais de petites courses et je haletais, et ma poitrine était lourde, et l'air humide et froid entraît comme une douleur dans mes poumons, et un long clou se plantait dans l'un de mes côtés. Les lampadaires faisaient briller de temps à autre le sol mouillé : c'était un reflet sombre,

comme si les ténèbres, épaisses et grasses, étaient en train de fondre sur l'asphalte.

Subitement, un homme est apparu devant nous, sorti du néant et de l'obscurité. Et il s'est approché avec ses grosses mains ouvertes et ses bras tendus, comme les monstres des mauvais rêves. J'ai serré mes paupières et j'ai pensé : Baba, fais qu'il s'en aille, qu'il disparaisse, Baba, ma petite Baba, fais qu'il ne m'arrive rien... Mais j'ai regardé à nouveau et il était encore là. Vêtu de loques, la barbe drue, les yeux aqueux, comme s'il pleurait. Mais il souriait. Amanda a tiré mon bras, a changé de direction, nous l'avons proprement esquivé comme les poissons s'esquivent les uns les autres au dernier moment dans l'étroitesse de leur bocal. Et l'homme est resté là derrière à bredouiller des mots que je n'ai pas pu comprendre, alors que nous marchions vite, très vite, sans courir, car courir, ç'aurait été se rendre au danger : nous marchions juste le plus vite que nous le pouvions, le cœur entre les dents et poursuivies par le martèlement creux de nos pas.

Nous avons tourné dans une nouvelle rue et il y avait des lumières. Mais ce n'étaient pas des lumières comme celles d'avant, comme le scintillement de la ville centrale et belle : c'étaient des poignées d'ampoules nues, regroupées çà et là sur certaines portes. De près, elles vous aveuglaient et vous éblouissaient, mais dès que vous vous éloigniez de quelques pas les ténèbres vous rattrapaient : elles semblaient mises pour étourdir, pas pour éclairer. Nous avons remonté la rue et on nous disait des choses. Des hommes étranges qui étaient sous les ampoules et qui nous invitaient à entrer.

Et de ces portes entrouvertes sortaient de la fumée et une lueur rougeâtre, une haleine infernale. Les talons d'Amanda cliquetaient sur les dalles humides, mon cœur tambourinait dans ma poitrine : nous montions encore et encore, en regardant vers l'avant, comme si ces hommes n'existaient pas, et ils criaient, murmuraient, riaient, tendaient vers nous leurs griffes démoniaques. La rue était de plus en plus en pente et mes jambes étaient lourdes comme des pierres. C'était un

vertige de lumières et d'ombres, et la chaleur des ampoules séchait mes larmes.

Tout à coup, alors que je m'y attendais le moins, nous sommes entrées par une porte et nous avons monté un étroit escalier en bois. En haut, il y avait un comptoir et une vieille dame très maquillée.

– La deux, a dit Amanda d'une voix rauque et hors d'haleine.

Quelques mèches s'étaient échappées de son bonnet en tricot et étaient collées sur son visage suffoqué, je ne sais si à cause de la pluie ou de la sueur. Elle n'avait pas bonne mine, mais la vieille femme peinturlurée nous a regardées sans aucun intérêt et lui a tendu la clef d'un air las. Amanda m'a tirée dans le couloir. Elle s'est arrêtée à côté d'une porte, a laissé ma valise par terre, a ouvert, nous sommes entrées, elle a refermé, mis les deux verrous et s'est appuyée contre le battant dans un profond soupir. Elle tremblait.

Elle a lâché ma main et je me suis alors rendu compte qu'elle était mouillée et très chaude. Je me la suis discrètement séchée sur ma jupe tout en regardant la chambre. C'était une petite pièce avec deux grands lits qui ne laissaient pas beaucoup de place. Les murs étaient tapissés de fleurs brunes et il y avait par terre un tapis assez sale de couleur orangée avec de longs poils. Derrière la porte, un petit lavabo qui paraissait neuf. À côté, une commode délabrée avec des trous ronds là où il aurait dû y avoir des poignées. Soudain, quelque chose a rugi et a éclaté dans l'air au-dessus de nos têtes, et la vitre de la fenêtre a tinté.

– Ne t'inquiète pas, c'est un avion. Nous sommes à côté de l'aéroport, a expliqué Amanda.

Nous sommes restées en silence pendant que nous écoutions, de plus en plus lointain, le grondement du ciel.

– Maintenant que j'y pense, est-ce que tu as faim ? Voilà du fromage et un peu de pain, et ensuite, regarde ce que j'ai là : du chocolat ! a dit Amanda avec un enthousiasme qui sonnait faux tout en sortant une tablette de son sac.

J'ai pris le chocolat, surtout parce qu'elle voulait que je le prenne. Amanda a souri avec satisfaction. Elle a enlevé son bonnet en tricot et ensuite son manteau. Elle portait un pantalon noir et un pull-over bleu et elle était très mince. Avec son visage rond et ses joues molles, elle semblait promettre un corps plus rempli, mais elle était très fragile, osseuse, rectiligne, avec des épaules étroites, des poignets très fins. Elle a séché ses cheveux humides dans la doublure de son manteau puis elle s'est laissée tomber sur le lit en soupirant :

– Je suis épuisée...

J'aurais voulu lui demander ce que nous faisons là, qui nous attendions, comment allait être ma vie. Mais, au lieu de le faire, je me suis approchée de la fenêtre et j'ai écarté le voilage.

– Je ne sais pas, je suis désolée, je croyais que nous mettrions moins de temps pour venir, je me suis perdue, j'ai pris peur... Moi non plus je ne connais pas la ville, a-t-elle murmuré.

Je n'ai pas ouvert la bouche. Amanda s'est assise sur le lit et m'a regardée très fixement :

– Tu sais, tous les voyages finissent par se transformer tôt ou tard en cauchemar... a-t-elle dit lentement.

J'ai regardé par la fenêtre. La rue était sombre, l'asphalte mouillé. Et, au fond, les ampoules, les hommes, l'énormité du monde.

J'ai appris en quelques jours les règles du Quartier. À la lumière du jour, le Quartier avait des enfants, et des vieillards vêtus de noir qui marchaient en traînant les pieds, et de petits commerces bourrés de boîtes de conserve et de barils de lessive, et des bars du coin avec des tables en formica et des chats boiteux. Et les avions vrombissaient par-dessus comme des bourdons au mois d'août : ils apparaissaient et disparaissaient au milieu des nuages, argentés, reluisants, ventrus, plantant leur nez dans les cieux ou se laissant tomber sur la terre, presque sur nous, si proches parfois qu'on voyait leur train d'atterrissage et c'était une grande ombre tonnante qui courait au-dessus des rues.

Mais lorsque la nuit venait, les ampoules s'allumaient et ces portes mystérieuses qui étaient restées closes tout le jour s'ouvraient, et le Quartier était beaucoup plus grand, un vertigineux labyrinthe d'ombres et de coins de rue. La nuit, m'a-t-on dit, il valait mieux ne pas se promener seule. Et encore moins dans les Petites Maisons, qui se trouvaient à la lisière, là où tout finissait. Il y avait aussi une rue qui m'était interdite : je l'appelais la rue Violette, parce que, la nuit, il sortait de ses fenêtres une étrange lueur sépulcrale et violacée. J'ai entrevu cet éclat un soir depuis un angle. Amanda, qui marchait derrière moi, m'a attrapée par la main et m'a dit : "Ne regarde pas." Mais, depuis l'angle, il n'y avait rien à voir : juste la rue en pente et cette lumière malade.

Il y avait dans le Quartier une partie asphaltée qui s'achevait à la Place Haute, qui était une vaste esplanade avec quelques bars autour. Plus loin, les rues étaient de simples chemins, avec des maisonnettes basses, de l'herbe et de la

terre, comme un village. Et encore après, tout au bout, il y avait les terrains vagues et les Petites Maisons.

– Ça y est, je sais tout, m'a dit Chico un jour. Notre zone à nous va jusqu'à la Place Haute. Aller plus loin, c'est dangereux.

Chico possédait des connaissances très utiles sur les règles de l'endroit, même s'il était beaucoup plus jeune que moi, à peine un petit, et lui aussi un nouvel arrivant dans la ville. Mais il venait d'un autre Quartier et tous les Quartiers, me disait-il, étaient pareils.

Nous étions assis sur le bord du trottoir, en face de la pension, et il tenait ses jambes entre ses bras et appuyait son visage sur ses genoux pointus. Chico était le fils d'Amanda et il était comme elle, mais plus : encore plus fragile, encore plus pâle, encore plus disproportionné entre le volume de son visage et de son corps. Il était tout entier d'une couleur jaunâtre, même ses cheveux, et seules ses oreilles, grandes et décollées, présentaient un délicat dessin translucide et un ton rosé. Ces oreilles étaient la seule chose vraiment vivante qu'il y avait dans sa figure : on aurait dit les ailes frémissantes d'un papillon sur le point de s'envoler.

– Et deux choses très importantes : une, ne raconte jamais rien aux étrangers, et l'autre, si tu entends du bruit la nuit ne sors pas de ton lit... continuait d'expliquer Chico en berçant ses jambes sur le bord du trottoir.

Il avait l'air heureux, parce qu'il en savait plus que moi. C'était peu de temps après notre arrivée dans le Quartier. *Ils* étaient venus avec Chico un jour après nous, comme Amanda l'avait annoncé. Et *ils* étaient deux : doña Barbara et Segundo. Amanda tremblait quand nous les avons rencontrés, si bien que j'ai appris à les craindre avant de les connaître.

Cela s'est passé comme ça : nous étions encore en train de dormir, Amanda et moi, quand quelqu'un a martelé la porte de notre chambre. Amanda s'est levée dans un bond et s'est jeté son manteau bleu dessus, affolée : ses mains tremblaient et le manteau a glissé deux fois de ses épaules avant qu'elle ne parvienne à agraffer le bouton de son col. Elle a tiré les verrous

avec maladresse, en mettant beaucoup plus de temps que nécessaire, pendant que les coups redoublaient contre le bois. Moi, encore à moitié endormie, j'ai pensé, je ne sais pourquoi, qu'il y avait de l'autre côté de la porte un animal grand et sauvage, et que s'il réussissait à pénétrer dans la chambre il nous écraserait. Mais Amanda en avait fini avec les verrous : elle ouvrait maintenant la porte et se mettait sur le côté. Et moi, seule et nue dans ce lit immense.

Il est entré dans la chambre comme un vent froid. L'air a éclaté autour : je ne sais si c'était un avion ou sa simple présence. La pièce était encore dans la pénombre, le couloir fortement éclairé. Au début, la seule chose que j'ai vue a été une silhouette formidable et sombre qui se découpait sur un fond de feu, et une main qui empoignait un bâton, et le tonnerre dans les hauteurs. J'ai recouvert mon visage avec le drap. Je crois que j'ai crié, je n'en suis pas sûre. J'ai senti, dans un instant de terreur infinie, que quelqu'un me saisissait par une épaule et me tirait de dessous ma couverture. J'ai deviné devant moi, à contre-jour, un nez crochu, des yeux brillants, un collier de perles froides qui bruissait sur de la dentelle.

– Ça suffit comme ça avec ces âneries, a dit une bouche dure qui semblait faite pour donner des ordres. Ici, tous ces trucs ne te serviront pas.

Cependant il y avait quelque chose dans son ton qui m'a un peu calmée : un pouvoir si absolu qu'il n'avait pas besoin de me faire du mal. La femme m'a scrutée en silence pendant quelques instants et ce qu'elle voyait a eu l'air de la satisfaire. Elle a placidement fermé les yeux à moitié et son regard s'est retrouvé enterré dans un puits de rides. Elle a caressé ses perles : elles ont fait un bruit de mer, d'eau sur des galets.

– Je suis doña Barbara. Tu ne te souviens certainement pas de moi. Je suis ta grand-mère. Dorénavant tu es sous ma responsabilité et tu devras faire tout ce que je te dis. Tu as compris ? C'est moi qui commande ici.

Elle semblait attendre quelque chose, de sorte que je me suis hâtée d'acquiescer de la tête. Elle m'a de nouveau regardée avec attention et quelque chose en moi lui a de